

CHAPITRE 15. LE DEVENIR DU SAUVAGE À L'ANTHROPOCÈNE

[Baptiste Morizot](#)

in Rémi Beau *et al.*, *Penser l'Anthropocène*

Presses de Sciences Po | « Académique »

2018 | pages 249 à 264

ISBN 9782724622102

DOI 10.3917/scpo.beaur.2018.01.0249

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/penser-l-anthropocene---page-249.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le devenir du sauvage à l'Anthropocène

Baptiste Morizot

D'un point de vue écopolitique, l'Anthropocène est l'autre nom de l'émergence d'une cohabitation de fait *rapprochée et généralisée* avec le reste du vivant : ils ne sont plus dehors, dans un dehors sauvage inaccessible et intact, hostile ou pur suivant l'encodage que l'on désire, c'est-à-dire *dans une wilderness*. Ils sont *parmi nous*. À différents degrés, la quasi-totalité des communautés biotiques de la planète sont désormais sous influence humaine, directe ou indirecte. À l'Anthropocène, les ours polaires sont parmi nous, puisque nous sommes la cause du réchauffement qui amoindrit leurs habitats lointains ; les orques du Pacifique Nord, jouant dans les amas de détritiques plastiques, sont parmi nous ; les chauves-souris frugivores du genre *Pteropus*, issues de la jungle tropicale, par lesquelles transite jusqu'à nous le virus Nipah, sont parmi nous, depuis que la déforestation en Asie du Sud-Est a détruit leurs habitats, ce qui les a contraintes à migrer vers les fermes malaises où elles ont infecté la nourriture des porcs.

Le loup (*Canis lupus italicus*) revenu spontanément dans les campagnes françaises depuis la fin du siècle dernier est à cet égard un animal emblématique. La tentative de comprendre quelque chose à sa manière d'être « parmi nous » ouvre une brèche pour une conceptualisation de cette formule. Pendant une longue période de pistage dans le Haut-Var, on s'est astreint à chercher

le loup¹. Pour trouver cet animal si élusif, il faut élaborer des hypothèses proactives sur les points clés où il passe : comprendre comment il organise son territoire dans son rapport aux activités humaines. Ce type de pistage exige en effet de déterminer d'abord des zones à examiner. Sur des cartes, en croisant les données officielles et officieuses sur les lieux où ont été trouvées des traces ou aperçus des loups, il s'agit de trianguler des positions possibles. Puis, en imaginant comment ce dernier configure le territoire, choisit ses axes de déplacement en valorisant la mobilité (suivant les crêtes par exemple), une relative tranquillité, un accès à des proies, un accès à l'eau vive, etc., il devient possible, par cet étrange *feng shui* lupin, de faire des hypothèses sur des points clés où l'on risque fort de trouver des loups.

Spontanément, néanmoins, on estime qu'il arpentera les zones les plus sauvages, les plus inaccessibles, dans le bush le plus dense, loin de tout sentier. Mais cette croyance révèle-t-elle notre compréhension de son comportement, ou bien nos préjugés idéologiques concernant le sauvage ? L'expérience mène à faire l'hypothèse qu'il s'agit là d'un reliquat d'une conception fantasmatique de l'animal, qui néglige ses lignes de force comportementales : car le loup est un coureur, il vit de courir. *Canis lupus* arpente inlassablement les frontières d'un territoire de cent cinquante à trois cents kilomètres carrés. Il parcourt volontiers, sans effort, jusqu'à quarante kilomètres chaque jour². Or la course a ses exigences. La voie doit être droite, dégagée, l'horizon un peu ouvert. Les sentes de sangliers, les coulées de chevreuils, permettent à peine de trotter. Alors ce que le loup préfère, ce sont les chemins de ces étranges animaux bipèdes qui, eux aussi, aiment la vitesse, et ainsi, ouvrent des voies droites et claires. C'est sur les pistes forestières et les routes de campagne que le loup français exprime sa joie atavique de l'errance souveraine sur son territoire, de l'arpentage géopolitique, de la quête d'une rencontre heureuse avec la proie, le parent, le rival. Les routes en asphalte, néanmoins, marquent peu (bien qu'on ait suivi un jour, dans le Haut-Var, la voie lupine d'un gros mâle sur plus d'un kilomètre, dans

1. La présence de deux à quatre meutes est documentée dans le Var par l'Office national de la chasse et de la faune sauvage, notamment sur le plateau désert abritant un camp militaire de Canjuers.

2. Jean-Marc Landry, *Le Loup. Biologie, mœurs, mythologie, cohabitation, protection*, Paris, Delachaux et Niestlé, coll. « La Bibliothèque du naturaliste », 2006.

la neige superficielle qui s'était déposée sur une route départementale déserte). Mais les pistes forestières des Préalpes sont couvertes d'argile, et ainsi, constituent des pages en attente de ces calligraphies dessinées par l'arpentage lupin. Il faut déployer tout un art pour chercher les zones où l'argile, soit par une ombre perdurante, soit par accumulation de ruissellement, reste fraîche, et marque bien le pas – ou, en été, les aires où elle est sablonneuse et trahit les passages³. C'est là, si près des humains, le long des routes, à quelques mètres des baigneurs, qu'on a surpris leurs traces, et parfois leur présence, avec ce masque labial blanc qui les signe depuis des millénaires. Parmi nous, donc, sur ce territoire très anthropisé d'Europe occidentale, dans les paysages méditerranéens transformés en maquis puis garrigue par des milliers d'années d'usage (déforestations et élevage depuis le néolithique), par cette espèce ingénieuse qu'est l'espèce humaine.

L'équation entre loups et *wilderness* constituerait alors un reliquat de la période d'éradication, qui postule à tort que les loups ne peuvent survivre que dans des territoires dépourvus d'humains⁴. Bien que certains loups du Canada, de Sibérie, de Mongolie aient probablement vécu sans sentir ou voir un homme, « la plupart des loups dans le monde vivent quelque part à proximité des humains. Ils rencontrent les signes, les sons et les odeurs de la civilisation dans leurs voyages quotidiens⁵ ». La densité de population humaine dans des aires occupées par des loups varie d'un à deux cents habitants au kilomètre carré. La situation française pourrait faire augmenter ce nombre.

Vivre au contact d'une grande densité humaine, comme en Europe, implique des adaptations comportementales de la part des loups⁶. En Espagne et en Italie, on a observé un décalage de

3. Merci à Antoine Nochy, ingénieur écologue, qui nous a fourni les bases de cette pratique.

4. David Mech, Luigi Boitani, *Wolves. Behavior, Ecology, Conservation*, Chicago (Ill.), University of Chicago Press, 2003.

5. *Ibid.*, p. 300.

6. Au cours d'une session de pistage à l'été 2014 dans le Haut-Var, un jeu de pistes lupines complexes, révélant au moins trois individus récurrents à la sortie d'un canyon très anthropisé, est resté une énigme (proximité avec les humains alors que des zones plus sauvages étaient accessibles, cheminement constant dans la vase) ; jusqu'à ce que nous apparaisse l'hypothèse résolutive : peu leur importait d'être près ou loin des humains, ils étaient là pour pêcher l'écrevisse, or c'est là qu'elles se trouvaient. La localisation d'écrevisses d'eau douce, de carapaces vidées, et de restes partiellement mangés a renforcé cette hypothèse.

l'activité vers la nuit, à l'exception des jours de brouillard ou de pluie. Le biologiste Ezkki Pulliainen a montré que les loups finlandais ont appris à se mouvoir autour des maisons et à traverser les autoroutes sans se faire voir par les humains⁷. L'éthologue Luigi Boitani a quant à lui documenté une meute italienne qui a fait sa tanière dans une maison abandonnée, phénomène dont la dimension symbolique cristallise la figure du loup *interstitiel*⁸.

Le sauvage parmi nous

Quelles sont alors les implications sur le concept de nature sauvage de cette anthropisation diffuse et généralisée des milieux, de cette extension des boucles d'effets de notre action, qui capturent dans leur ample mouvement jusqu'aux animaux sauvages les plus éloignés, pour les ramener tout *contre* nous ?

D'abord, faut-il maintenir un concept de sauvage ? Des termes plus contemporains et techniques semblent en effet disponibles. La biodiversité, par exemple, est un concept utile, intelligemment élaboré pour la cause de la biologie de la conservation. Avec ses malices de comptable⁹ et sa capture de la valorisation antiraciste et multiculturaliste de l'idée de diversité, il obscurcit néanmoins toute distinction entre sauvages, domestiques, et synanthropes. S'il rend visible l'homogénéisation et l'amoindrissement (en termes de biodiversité génétique et spécifique) induits par la domestication moderne (réduction drastique du nombre de cultivars et de variétés de bétail), il invisibilise néanmoins les distinctions entre les différents faciès évo-écologiques des biodiversités sauvage et domestique. Parallèlement, les concepts européens d'« espaces de haute naturalité », bien qu'utiles eux aussi pour résoudre les problèmes qui ont présidé à leur construction, sont souvent un décalque des politiques conservationnistes muiriennes de la *wilderness* américaine. Or, la longue tradition d'agropastoralisme qui a transformé la plupart des paysages de l'Europe se gausse de la métaphysique juvénile du *wild* américain : nous n'avons plus

7. David Mech, Luigi Boitani, *Wolves. Behavior, Ecology, Conservation*, op. cit., p. 300.

8. *Ibid.*, p. 301.

9. Voir sur ce point le lumineux travail de Vincent Devictor, concernant l'analyse des dispositifs de construction contextuels et instrumentés du phénomène naturalisé qu'on appelle « biodiversité », dans *Nature en crise*, Paris, Seuil, 2015. Reste que ce concept est une solution importante à plusieurs problèmes contemporains.

de *wilderness* depuis si longtemps¹⁰. Ces concepts, donc, l'un par sa structure indifférenciée, l'autre par son inapplicabilité, contribuent à la disparition, comme catégorie ontologique et topologique, d'un concept de sauvage qui serait fonctionnel pour l'Anthropocène. Mais **les concepts en voie de disparition méritent d'être protégés lorsqu'ils rendent le monde plus habitable et la vie plus vivable** ; quand, par leur usage, des nuances décisives resurgissent, et que notre action sur le monde en est plus pertinente.

S'il n'y a plus de vivant à distance, laissé intact, est-ce que cela implique pour autant que le sauvage ait disparu ? Faut-il conclure que toute forme de vie ou de matière s'apparente maintenant à un hybride coconstruit, comme les souris de laboratoire (la « **oncomouse** » **fabulée par Donna Haraway en 1997**) ou les atomes piégés dans les condensats de Bose Einstein ? Des hybrides, ou au mieux, des « récalcitrants » ?

Ce couple de concepts a joué un rôle résolveur important pour déconstruire un pan du dualisme nature/culture à partir des *Politiques de la nature* (1999) de Bruno Latour, mais il recèle des dangers plus grands encore, lorsqu'il acquiert un monopole ontologique pour décrire les êtres qui sont à notre contact. S'il signifie, notamment pour les vivants, que nous sommes pris dans des coévolutions, son apport est trivial, et c'est vrai depuis toujours : rien n'a changé avec les Modernes, si ce n'est l'accélération des transformations. S'il signifie que depuis la focale de la sociologie des sciences, on observe que tout ce que l'on sait d'eux, et tout notre accès à eux, est hybridé par nos dispositifs d'instrumentation, par lesquels toute donnée n'est jamais qu'obtenue, c'est juste, mais cela obombre la question des résistances qu'ils manifestent quant à déterminer leur statut ontologique. Par leur manière de faire territoire parmi nous, en nous voyant et réagissant, mais suivant des logiques intrinsèques qui leur sont propres, suivant des cartes ontologiques de la terre qu'ils sont seuls à voir, **ils sont plus et autre que des hybrides, ils sont des cohabitants**. Il y a des êtres qui sont ontologiquement mal codés par ce concept d'anthropos hybride de nature et de culture¹¹ – mal codés au sens

10. Et à une autre échelle, les coévolutions dans la biocénose ayant commencé dans notre lignée avant même qu'*Homo sapiens* apparaisse, nous n'en avons jamais eu.

11. Celui que Bruno Latour met en place essentiellement dans les premiers chapitres *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015.

où il confère des cartes trompeuses pour l'action. Et même le concept de récalcitrants, qui semble faire justice à une certaine extériorité, ne les définit que *par rapport à nous*, c'est-à-dire comme ils nous affectent et pas suivant leurs logiques vitales propres. Ces deux concepts, qui résolvent par ailleurs des problèmes importants, échouent à résoudre ceux posés par la situation philosophique ici soulevée, et pire, ils les cachent.

Ce n'est pas parce que la *wilderness* s'est raréfiée qu'il faut en déduire qu'il n'y a plus de « sauvage ». Ce dernier exige peut-être d'être repensé pour empêcher l'humain de croire au frisson présent dans le concept d'Anthropocène, et qui fonde la part complaisante de son succès : l'humain, *force géologique* telle que la planète entière s'hybride de nous, telle que plus rien ne nous est inaccessible – *étranger*.

En effet, il existe et *résiste* un sens de sauvage qui mérite d'être reconnu et valorisé dans le cadre de l'Anthropocène, en le déparant des connotations problématiques du terme américain de *wild* (mythe d'une primalité plus pure, misanthropie latente, etc.). Y accéder exige un détour. Un détour, par exemple, par une aire culturelle pour qui ne fait pas sans l'opposition naturaliste entre nature et culture, sauvage et domestique.

Le sauvage par soi-même

Il existe un geste dans la *langue des signes amérindienne* (langue véhiculaire qui permettait aux différentes tribus des plaines de communiquer entre elles), qui consiste à se heurter les côtes de la main droite, du sabre de la main, paume vers le haut. Les traducteurs le traduisent et trahissent par le syntagme « par soi-même¹² ». C'est le même geste qui est traduit par « sauvage », et qualifie les autres animaux, grizzly, mustang, bruant indigo, qu'on croisait depuis les Badlands du Dakota jusqu'aux *mesas* d'Arizona. C'est ce geste, pour nous léger, sans passé, sans histoire, qui nous servira de guide et de support, pour élaborer le concept de sauvage dont nous avons besoin à l'Anthropocène. « Par soi-même » signifie-t-il isolé, mis à distance, intact¹³ ?

12. William Tomkins, *Indian Sign Language* [1931], San Diego, Dover Publications, 1969.

13. L'*intact* est simultanément un mythe pré-technique du paradis terrestre ; un fantasme colonial d'une terre sans humains ; et un mot d'ordre tardif du culte de la *wilderness* comme *noli me tangere*. Voir sur ce point la critique de William Cronon dans *The Trouble with Wilderness. Getting Back to the Wrong Nature* (2011), et les travaux de **Rémi Beau**,

Notre hypothèse est que le sens de cette formule n'est instituable en concept que lorsqu'on revient à la réalité biologique d'une certaine **domestication avec action directe positive**. En effet, dans un premier temps, le « par soi-même » propre au sauvage se définirait **par contraste avec la surdomestication**¹⁴. Celle-ci se caractérise par le fait de **contrôler la reproduction d'une espèce**, en ne sélectionnant chez l'animal qu'*un ou deux* critères isolés, avantageux pour *une autre* espèce : la nôtre. De telle manière que l'animal devient hypertrophié sur certains points, et atrophié sur d'autres. Il en va ainsi de cette race tardive de bovins, la blanc-bleu belge, qualifiée de « miracle économique ». Son hypertrophie musculaire provient du gène « culard », soigneusement sélectionné, car il réduit le pourcentage de graisse dans le corps, et permet de récupérer davantage de beaux morceaux à l'abattage. Mais les veaux de cette variété posent des problèmes pour le vêlage : les mères ne peuvent plus mettre bas sans césarienne systématique (opérée en ouvrant la vache vivante latéralement, sur pied, comme une valise), car ils ne passent plus le col de l'utérus de la vache Holstein qui est la mère porteuse¹⁵.

Dans ce contexte, un premier sens de « par soi-même » émerge : à l'inverse du vivant surdomestiqué, **l'animal par soi-même n'est pas travaillé par des pressions de sélection à l'avantage d'une autre forme de vie qui l'exploite**. Toutes les pressions de sélection évolutives affinent ses traits à son *propre* avantage et à son propre usage. Ainsi, la vigilance vibratile du petit cerf d'Asie (*Axis porcinus*) est entretenue par la sélection à *son* avantage, et pas à celui de la panthère longibande, son principal prédateur.

Mais cette première caractérisation du « par soi-même » nous fait voir un second attribut de ce concept. Par distinction d'avec l'animal surdomestiqué, produit d'une sélection basée sur un ou deux critères seulement, **l'animal sauvage « par lui-même » est le produit évolutif d'une sélection créative**. Le concept de Konrad

qui font réémerger les lignes de force d'une « nature ordinaire » sous les décombres des mythes américains du *wild*, « From wilderness to ordinary nature : a French view on an American debate », *Environmental Ethics*, 37, 2015.

14. Le concept vient de André-Georges Haudricourt (« Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, 2 (1), 1962) ; il a pour vocation de ne pas stigmatiser en bloc toute la domestication, dont la pluralité même biologique est irréductible.

15. Sa mère biologique ne porte pas le veau, elle est trop précieuse. On opérera ainsi jusqu'à dix césariennes sur la mère le temps de sa vie.

Lorenz de « sélection créative » consiste à reconnaître que chaque vivant est, par son insertion dans la communauté biotique plurielle, constamment soumis à une *multiplicité de pressions de sélection simultanées différentes, voire contradictoires*. Certaines variétés d'animaux domestiques sont un bon exemple de disparition de cette sélection créative : la surdomestication implique une *hypersélection centrée sur une poignée de critères* (production de lait, vitesse de course, production de chair). Dès lors que la survie et la reproduction de l'animal sont assurées par l'éleveur dans des conditions d'assistantat homogène, les effets pléiotropiques délétères de ces mutations ne sont pas évacués par la sélection naturelle. En conséquence, l'animal peut rapidement tendre vers des phénotypes pathologiques, non viables, et en tout cas profondément inadaptés au milieu dont il est issu¹⁶. Sa résilience est radicalement amoindrie, son adaptabilité à d'autres allures de la vie et d'autres milieux s'effondre (*il ne peut pas se réensauvager*), la finesse de ses comportements sociaux et de parade disparaît¹⁷. Son adaptabilité à une variation des milieux est réduite, de par l'homogénéisation génétique (homozygotie) induite par l'action de surdomestication. À l'inverse, l'animal non domestique (comme le végétal) est soumis à des pressions de sélection multiples, et il faut comprendre son phénotype comme la proposition inégalable de l'écoévolution pour conjuguer des exigences *hétérogènes*.

C'est, en un sens, ce qui fonde l'impression de grâce et d'énigmatique perfection que procure l'observation de la mésange, du loup, de l'if. Le phénotype perçu doit être compris comme une création émergente des écosystèmes traversés par la lignée pendant des millions d'années, sous la forme d'une solution viable à

16. Voir sur ce point la pléthore d'exemples que la zoologue Temple Grandin, spécialiste de la surdomestication et de l'élevage, donne de ces *monstres sélectionnés par l'élevage industriel*, dans *L'Interprète des animaux*, Paris, Odile Jacob, 2006. Certains défenseurs d'une *conception monolithique de la domestication* objectent qu'ils ne sont pas inadaptés, mais seulement adaptés à une *autre* niche : une niche domestique. Ils capitalisent ce faisant sur les faiblesses intrinsèques du concept évolutionnaire d'adaptation. C'est vrai pour ceux chez qui la domestication maintient des traits rustiques et polyvalents. Mais les travaux de Temple Grandin, Konrad Lorenz, Melinda Zeder, et récemment d'Adam S. Wilkins (voir bibliographie), sur la réduction de la crête neurale comme marqueur transpécifique d'une certaine domestication, montrent bien que la surdomestication produit des effets analogues à une *pathologisation*. L'exemple de ces variétés bovines qui ne peuvent accoucher sans césarienne reste un exemple emblématique.

17. Sur ce point, lire les descriptions inspirées du philosophe Paul Shepard, « Les domesticateurs », *Nous n'avons qu'une seule terre*, chap. VII, Paris, José Corti, 2013.

une myriade de pressions de sélection entrecroisées¹⁸. Certes des traits vestigiaux se maintiennent, mais ils restent marginaux, au sens où ils n'hypothèquent pas la viabilité de la proposition intégrée envers la sélection que le phénotype constitue.

Cette sélection créative génère une interdépendance souple avec un milieu complexe. Les pressions de sélection sont les manifestations des relations constitutives de ce vivant avec la communauté biotique qui est la sienne. Ces relations sont multiples et entrecroisées, de telle manière que le vivant est relié à de nombreux vivants et phénomènes : les climats, les parasites, les autres espèces, les variations d'habitat, ses commensaux, ses proies, ses mutualistes.

En conséquence, être « par soi-même » ne consiste pas à être autonome au sens d'être *délié* de toute la communauté biotique, comme dans l'acception moderne de l'autonomie (hantée par l'imaginaire libéral de l'individu pur, libéré des chaînes que seraient les liens à ses appartenances sociales aliénantes). Être « par soi-même » consiste ici à être autonome, au sens d'être *bien relié* à de multiples éléments de la communauté biotique, c'est-à-dire de manière plurielle, résiliente, viable, de manière à ne pas dépendre absolument d'un exploitant qui sélectionne et protège, ou d'une ressource versatile, ou d'une niche irrégulière. La seule indépendance réelle est une *interdépendance équilibrée*. Une interdépendance qui libère d'une dépendance focalisée sur un seul pôle¹⁹.

18. C'est aussi l'absence de sélection créative, par contraste, qui rend compte de la potentielle gêne ressentie lorsque l'on observe le phénotype déséquilibré du cochon d'élevage industriel.

19. Il existe un concept dans le zen japonais, le « *Riji muge* », ou l'« *interaction entre-laçante* ». Le poète Gary Snyder, dans *La Pratique sauvage* (1990), en fait le centre d'une conception écocentrée de l'existence. Il exprime bien le dépassement que permet une approche écosensible de l'opposition moderne entre indépendance et dépendance, qui vectorise le temps du progrès social comme passage de la minorité à la majorité, dans une émancipation codée comme conquête d'indépendance parallèle, à l'égard de la nature d'un côté, et des liens sociaux codés comme aliénants pour l'individu de l'autre. Dans une perspective écopolitique, le problème n'est pas l'indépendance contre la dépendance, c'est l'interaction entre-laçante, ou le *lien qui libère*. C'est une certaine interdépendance qui est émancipatrice, contre la dépendance envers un pôle dominant unique, avec les déséquilibres vitaux induits, dont le modèle est la surdomestication, et contre l'indépendance égotique des individualismes libéraux radicaux. L'interdépendance n'est pas une valeur en soi, c'est le nom même du monde. Dans ce monde, le problème devient cartographique, il consiste à distinguer les liens qui asservissent, qui dévitalisent, de ceux qui libèrent. Chercher à minimiser les liens qui décomposent et à exacerber les affiliations qui individuent, qui grandissent, qui font circuler les puissances d'agir et de pâtir. C'est un problème de renforcement d'affiliations individuantes, de modulation des affiliations pour l'augmentation de la liberté effective.

Pour traduire ce « par soi-même » dans la langue française, nous proposons ici de renouer avec le terme désuet « féral », qui vient du latin *ferus, ferasticus*. Féral, qui résiste au fait d'être sélectionné à l'avantage d'une autre espèce, et de subir des pressions de sélection simplifiées à outrance : « par soi-même²⁰ ». C'est un synonyme de sauvage, mais un mot sans histoires, un mot neuf : c'est une carte « par provision », pour ne pas charrier à chaque usage toutes les connotations sédimentées dans la critique civilisée de la sauvagerie et dans la sacralisation romantique du *wild*.

Parmi nous par lui-même

Il y a enfin un troisième pan à ce concept de « par soi-même ». Être par soi-même, ce n'est pas seulement récalcitrer. **Récalcitrant est le nom qu'on pose sur l'autre pour qualifier la manière dont il nous affecte, et non la manière dont il se fait et polarise l'existence.** Il faut ici être méthodologiquement perspectiviste, au sens amazonien. Nous considérons le loup comme un nuisible, un symbole ou un récalcitrant, mais lui, comment se voit-il, et comment nous voit-il ? Nous le percevons comme un rival sur notre territoire, mais lui, comment comprend-il ce territoire ? Puisqu'en bons naturalistes nous ne savons pas parler aux animaux dans nos rêves, il faut chercher ce point de vue avec nos instruments chamaniques propres : les passes scientifiques et philosophiques. Leur perspective muette (dépourvue de parole humaine), alors, se manifeste dans les comportements éco-éthologiques de ces sauvages parmi nous, qui font bien plus que récalcitrer : **ils habitent.** Les par soi-même habitent des territoires comme les autres cohabitants que nous sommes, avec leur géopolitique propre, leur sens du territoire, leur manière d'occuper le terrain, de cartographier les points clés, d'être *chez soi*. C'est cet habiter irréductible des autres qu'on abolit en généralisant l'idée d'hybridité. Notre cécité à l'égard du fait que les autres vivants, et spécifiquement les autres animaux, *habitent* est confondante. On ignore par exemple souvent que la drastique réduction des populations animales ne provient pas seulement de la chasse directe, mais aussi et surtout de la fragmentation indirecte, et pour tout dire inconsciente, de leurs habitats. La

20. C'est le travail de Jean-Claude Génot et Annick Schnitzler qui réinvestissent le terme à leur manière, dans *La France des friches. De la ruralité à la féralité*, Paris, Quae, 2012.

géopolitique animale est invisible sans une certaine écosensibilité : les bornes frontières des territoires sont des chants, des odeurs, des grattis. Les passages vitaux pour eux sont pour nous d'invisibles coulées. L'écofragmentation des milieux par les infrastructures humaines (urbanisation, routes, lignes TGV...), segmentant des habitats en place, isolant génétiquement des populations, déstructurant indifféremment les réseaux de lieux qui les font vivre, est une cause majeure de l'affaiblissement des populations des espèces animales, comme des instabilités induites, et probablement des conflits avec les usages humains²¹. L'**écofragmentation** est d'abord l'effet de notre ignorance quant aux configurations invisibles par lesquelles ces animaux habitent ces espaces que nous nous sommes arrogés.

L'héritage de l'ontologie naturaliste, qui nous érige en sujet spectateur face à une nature muette, physique, régie par des lois impersonnelles, doit ici faire place à un rapport aux écosystèmes pensé comme une *immersion dans des habitats partagés*. Une immersion géopolitique, où la vie revient à partager de l'espace, des relations, des signes et des énergies qui circulent dans les dynamiques écologiques.

Ce n'est pas la même chose de cohabiter avec des « par soi-mêmes », et de prétendre que tout est hybride de nature et de culture.

L'enjeu de cette **ère de cohabitation troublée** est précisément de ne **pas occulter la singularité éco-évo-éthologique des formes de vie qui sont parmi-nous-par-elles-mêmes : les sauvages sans sauvagerie**. Ce n'est pas parce que les buses variables (*Buteo buteo*) entre dans d'étranges mutualismes avec les autoroutes, se nourrissant des carcasses qu'elles centrifugent sur leurs marges, et jouant ce faisant un rôle dans l'entretien de leur fonction de circulation fluide, qu'elles deviennent des équivalents ontologiques des souris de laboratoire, des cyborgs, ou des cochons d'élevage. Ce n'est pas parce que les mésanges recherchent activement les mégots de cigarette pour tapisser leur nid (la nicotine constitue un anti parasitaire puissant qui protège les œufs), qu'elles deviennent des hybrides d'humain²². Parmi nous par elles-mêmes sont les mésanges.

21. Sur ce point, Michael Rosenzweig, **Win-Win ecology**. *How the Earth's Species Can Survive in the Midst of Human Enterprise*, Oxford, Oxford University press, 2003.

22. Monserrat Suárez-Rodríguez, Isabel López-Rull, Constantino Macías García, « Incorporation of cigarette butts into nests reduces nest ectoparasite load in urban birds : new ingredients for an old recipe ? », *Biological Letters*, 9, 2013.

Il y a du féral dans des lieux très humanisés, comme une friche, un terrain vague au creux d'une mégalopole, dans les interstices où prospèrent les espèces synanthropes²³. Il suffit qu'y soit préservé une part vigoureuse de processus évo-écologique par soi-même, comme un ensemble de dynamiques entrelacées, plastique²⁴.

Le féral est un processus. C'est un complexe de dynamiques écoévolutives qui ont pour particularité de n'être pas d'abord à l'avantage d'autres qu'elles-mêmes, et d'habiter la terre comme chez elles, dans une constante et plurielle articulation transactionnelle et coévolutive avec la vie et les activités humaines, mais suivant des cartographies vivantes irréductibles. Dans une interdépendance multiple et vicariante, c'est-à-dire une *interdépendance équilibrée* qui est le nom caché de l'indépendance (et ce serait en ce sens qu'on peut les dire, métaphoriquement, « libres »)²⁵. Il existe néanmoins entre ce concept de féral, les formes plurielles du domestique et le surdomestiqué, un continuum inextricable.

Diplomatie entre cohabitants

Dans la métaphysique judéo-chrétienne de l'intendance, suivant laquelle Dieu aurait donné la terre aux hommes en partage, les animaux sauvages entrent en compétition avec l'activité humaine : ce ne sont pour la plupart que des hôtes indésirables, des rivaux, ou des objets de contemplation désintéressée. Dans l'Anthropocène entendu en un sens ultra-constructiviste, les

23. Suivant une certaine déclinaison du concept encore énigmatique, il faut remarquer que nos chats, ou certains de nos chats, sont irréductiblement parmi-nous-par-eux-mêmes.

24. Voir l'œuvre d'art écologique et militant *La République forestière (2015)* de l'artiste contemporain Olivier Darné, qui consiste à replanter une forêt dans les friches du Grand Paris. L'enjeu d'écologie scientifique de cette initiative est de déterminer si elle peut manifester des effets émergents des connexions à d'autres dynamiques de dispersion aviaire, de pollinisation, de facilitation écologique pour d'autres espèces, qui dépassent la seule collection d'arbres épars.

25. Les concepts de « transactor » et de réseau transactionnel, réactivés en philosophie de l'écologie par Donato Bergandi, consistent à postuler des entités cohésives et coévolutives, dont l'identité et la nature se définissent dans l'interaction, par la nature des autres entités en présence : c'est la trans-action qui dessine les frontières entre les êtres, et pas l'essence ou la nature. On les trouvera exposés par exemple dans les excellents textes : « Niveaux d'organisation : évolution, écologie, transaction » de Donato Bergandi et « L'écosystème existe-t-il ? Le tout et la partie en écologie » de Patrick Blandin, dans Thierry Martin (dir.), *Le Tout et les parties dans les systèmes naturels*, Paris, Vuibert, 2007.

animaux sauvages ne sont plus que des hybrides coconstruits, qui n'ont plus d'altérité réelle. Mais l'Anthropocène entendu dans son sens écopolitique, comme on le configure ici, n'est que le nom de la généralisation d'une cohabitation de fait avec des formes de vie parmi nous, mais par elles-mêmes. Il s'agit aujourd'hui de les recoder comme des cohabitants.

Cet Anthropocène appelle une autre mode de relation aux communautés biotiques, aux assemblages écologiques d'espèces qui ne sont pas directement contrôlées et « produites », comme les animaux et plantes domestiques destinés à l'usage humain, celles qu'on appelait traditionnellement les sauvages, invisibles ou nuisibles. Le sauvage à l'ère actuelle, déparé des oripeaux de la sauvagerie et de l'isolement, émerge comme un cohabitant *parmi nous par soi-même*. Il appelle de notre part un autre regard et d'autres dispositifs de relations. C'est ce que j'appelle la *diplomatie*²⁶. La diplomatie entre vivants se présente comme un autre paradigme de relation aux communautés biotiques (incluant indifféremment les espèces synanthropes et férales, mais moins directement les espèces domestiques) à l'ère de l'Anthropocène.

La diplomatie avec le vivant en soi et hors de soi est un type de relation qui devient pertinent lorsqu'on cohabite, sur un même territoire, avec des êtres qui résistent et insistent. Des êtres qui, pour autant, ne doivent pas être détruits ou affaiblis outre mesure, car notre vitalité *dépend* de la leur²⁷.

Si le sauvage est par soi-même parmi nous, on ne peut plus le maintenir à distance, ou le sanctuariser ; de même qu'on ne peut plus justifier de le contrôler ou de l'hétéronomiser pour le dominer ; il faut cohabiter avec lui dans toute sa différence : faire de la diplomatie. Parce qu'on est nécessairement à leur contact, mais qu'ils sont par eux-mêmes, la diplomatie est peut-être une

26. Le contenu de cette approche est détaillé dans l'ouvrage *Les Diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, Wildproject, 2016. Voir également les deux articles en libre accès sur le net, « *Les diplomates. Cohabiter avec un grand prédateur à l'Anthropocène* », *Revue semestrielle du droit animalier*, 1, 2014, www.unilim.fr/omij/files/2014/11/RSDA-1-2014.pdf ; « *Diplomatie avec les loups : de la compétition au mutualisme* », conférence au colloque *Penser l'écologie politique 2*, <http://events.it-sudparis.eu/ecologiepolitique/Textes%202015/Morizot%20Diplomatie%20des%20lousps.pdf>

27. L'idée de diplomatie s'applique d'abord aux relations avec le vivant hors de nous (la nature ou la biodiversité) : elle est développée suivant cette dimension de philosophie de l'écologie dans Baptiste Morizot, *Les Diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, *op. cit.*

modalité de relation adaptée à cette nouvelle manière d'habiter ensemble les territoires.

Diplomatie de la réconciliation

Quelle est la pratique de biologie de la conservation qui coïncide le plus nettement avec cette définition du sauvage comme des *cohabitants parmi nous par eux-mêmes* ? C'est probablement l'**écologie de la réconciliation, qui a été défendue par l'écologue Michael Rosenzweig dans un livre paru en 2003**. Son intuition originelle est simple : personne ne veut vivre seul dans le désert, ni retourner à l'âge de pierre. Détruire la biodiversité ou renoncer complètement à notre appropriation humaine de la nature sont deux voies impossibles à ses yeux. Il y défend que les deux grandes approches de l'écologie de la conservation : **restaurer et sanctuariser, ne sont plus suffisantes (mais restent nécessaires), il faut désormais en plus réconcilier les usages humains de la planète avec les usages des autres espèces.**

C'est la dimension écoévolutive de son projet qui est la plus aboutie : il s'agit de permettre l'épanouissement de populations sauvages autonomes et résilientes (*self-supportive*) sur les terres que nous habitons. Néanmoins, il sait que ces espaces ne seront pas idéalement adaptés aux besoins propres des espèces existantes. Or le problème n'est pas seulement de sanctuariser les espèces telles qu'elles existent : le problème est de **créer des cohabitations sur des territoires très anthropisés par nos usages, capables de faire une place suffisante à d'autres** pour « donner à la sélection naturelle l'espace et le temps pour agir, et cela pourrait sauver la grande majorité des espèces actuelles ». En effet, les habitats actuels des espèces sont « obsolètes », au sens où ils appartiennent à un monde de *wilderness* qui n'existe plus et surtout, qui ne reviendra pas. Les espaces vierges sanctuarisés sont microscopiques²⁸. Entre les lignes, on comprend qu'il ne s'agit pas seulement d'un projet de sauvegarde des écosystèmes du passé, mais surtout d'accompagner et **favoriser une transition adaptative des espèces autour de nous** pour qu'elles s'ajustent au monde tel qu'il est et qu'il sera : pour que la sélection naturelle élabore des coévolutions entre biodiversité et usages humains *soutenables* des

28. Ce qui n'enlève rien à la nécessité toujours contemporaine d'en préserver le plus grand nombre.

territoires, et pas des relations hostiles et destructrices. Non pas seulement sanctuariser des espèces, mais mettre en place les conditions pour que leurs *potentiels évolutifs* s'expriment le mieux possible au regard des changements anthropogéniques des milieux. Le réchauffement climatique accentue cette nécessité. Or pour créer ces nouveaux habitats, il faut s'inspirer des anciens. C'est une forme de la diplomatie, puisqu'il faut connaître les mœurs de ces multiples habitants autochtones : déterminer « ce qui est essentiel à une espèce et ce qui l'est moins, pour finalement recomposer de nouveaux habitats en alliant ces composants critiques dans des paysages dont nous faisons partie²⁹ ».

La question revient à : comment réarticuler ensemble, par la bonne intelligence, des usages humains de la communauté biotique, et la vivification de ses potentiels évolutifs propres ? En un sens profond, l'écologie de la réconciliation doit reposer sur l'ambition d'inventer des complexes de relations socio-écologiques mutualistes nouveaux, en mettant en place des interactions écologiques capables de réactiver ou de faire émerger des co-évolutions mutuellement bénéfiques, intégrées, sur des territoires à chaque fois particuliers.

Il existe néanmoins de réels dangers dans les propositions de Rosenzweig, essentiellement liés à ce que l'on pourrait diagnostiquer comme son immaturité en termes d'économie et d'écologie *politiques*. Le point le plus préoccupant est la fascination de l'auteur pour les projets de développement qui font une place à la biodiversité, mais dont la dimension spectaculaire est assurée par leur succès strictement économique (ses exemples de réussite de réconciliation sont des réussites du *capitalisme vert*, qui n'est, comme économie politique, pas compatible avec le partage soutenable des usages recherchés).

Mais s'il exige clarification du point de vue philosophique, et critique du point de vue de l'économie politique, le projet de Rosenzweig est prometteur du point de vue éco-écologique : il comprend que le problème est fondamentalement une question d'habitat (rendre les territoires qui nous accueillent habitables pour d'autres) et d'usages (vivifier les usages des autres).

Dans la perspective diplomatique, l'écologie de la réconciliation n'est plus un mot d'ordre de stricte politique de conservation : c'est plutôt le nom d'une attitude à l'égard du vivant. C'est un concept

29. Michael Rosenzweig, *Win-Win ecology. How the Earth's Species Can Survive in the Midst of Human Enterprise*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

philosophique, et c'est le nom d'une voie : la voie diplomatique. Une voie au sens presque asiatique du terme : une série de compétences techniques à incorporer, une série de *satoris* successifs sur d'autres vies que la nôtre, une série d'apprentissages de dispositifs de bonne intelligence, une ascèse philosophico-éthologique, l'intériorisation d'une autre relation politique à l'autre qu'humain.

Bibliographie

- CRONON William, « The trouble with wilderness : or, getting back to the wrong nature », dans *Uncommon Ground. Rethinking the Human Place in Nature*, New York (N. Y.), Norton & Co., 1995.
- DEVICTOR Vincent, *Nature en crise*, Paris, Seuil, 2015.
- GENOT Jean-Claude, SCHNITZLER Annick, *La France des friches. De la ruralité à la féralité*, Paris, Quae, 2012.
- GRANDIN Temple, *L'Interprète des animaux*, Paris, Odile Jacob, 2006.
- HARAWAY Donna, *Modest_Witness@Second_Millennium. FemaleMan_Meets_OncoMouse. Feminism and Technoscience*, Londres, Routledge, 1997.
- HAUDRICOURT André-Georges, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, 2 (1), 1962.
- LANDRY Jean-Marc, *Le Loup. Biologie, mœurs, mythologie, cohabitation, protection*, Paris, Delachaux et Niestlé, coll. « La Bibliothèque du naturaliste », 2006.
- LARRÈRE Catherine, LARRÈRE Raphaël, « Le contrat domestique », *Le Courrier de l'environnement*, 30, 1997.
- LATOUR Bruno, *Politiques de la nature*, Paris, La Découverte, 1999.
- , *Enquête sur les modes d'existence*, Paris, La Découverte, 2012.
- LORENZ Konrad, *Trois essais sur le comportement animal et humain*, Paris, Seuil, 1970.
- MECH David, BOITANI Luigi, *Wolves. Behavior, Ecology, Conservation*, Chicago (Ill.), University of Chicago Press, 2003.
- MORIZOT Baptiste, « Les diplomates. Cohabiter avec un grand prédateur à l'Anthropocène », *Revue semestrielle du droit animalier*, 1, 2014.
- , *Les Diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, Wildproject, 2016.
- ROSENZWEIG Michael, *Win-Win ecology. How the Earth's Species Can Survive in the Midst of Human Enterprise*, Oxford, Oxford University press, 2003.
- SHEPARD Paul, *Nous n'avons qu'une seule terre*, Paris, José Corti, 2013.
- SNYDER Gary, *La Pratique sauvage* [1990], Paris, Rocher, 1999.
- TOMKINS William, *Indian Sign Language* [1931], San Diego (Calif.), Dover Publications, 1969.
- WILKINS Adam S., WRANGHAM Richard W., FITCH W. Tecumseh, « The "domestication syndrome" in mammals : a unified explanation based on neural crest cell behavior and genetics », *Genetics*, 197 (3), 2014.
- ZEDER Melinda, « Pathways to animal domestication », dans Paul Gepts (ed.), *Biodiversity in Agriculture. Domestication, Evolution, and Sustainability*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.